Société de Calcul Mathématique SA
Outils d'aide à la décision
depuis 1995

La disgrâce du poinçonneur

par Bernard Beauzamy

juin 2025

Les gémissements des affamés empêchent les repus de dormir
(Dostoievski : Les Pauvres Gens)

1. Les travaux ingrats

De tous temps, en tous lieux, les travaux pénibles ou ingrats ont été assignés aux couches défavorisées de la population : bagnards, forçats, condamnés à toutes les peines, ou, plus simplement, pauvres à la recherche d'un emploi et prêts à tout pour l'obtenir : charrettes ramassant des cartons, tirées par des femmes, poussées par des enfants.

L'érection des pyramides a certainement pris des dizaines d'années, employé des dizaines de milliers de travailleurs – sans doute pour la plupart des esclaves – et coûté la vie à une large proportion. Mais le travail a été mené à bien. Napoléon a pu dire "*Du haut de ces pyramides, quarante siècles nous contemplent*". Faisons-nous mieux aujourd'hui ? L'érection de tours ne prend que quelques mois, n'emploie que quelques centaines de travailleurs et les accidents du travail sont rares. Mais quel constructeur pourra dire "*Du haut de ces tours, quarante années nous contemplent*" ? Bien avant, les tours se seront fissurées, érodées, ou seront devenues inhabitables par vétusté. Un parfait exemple est l'Opéra Bastille.

Aujourd'hui, nous ne construisons plus de pyramides ; notre civilisation, qui se gargarise de "développement durable", se noie dans l'éphémère, l'inutile et l'inconsistant. Pour comparer aux travaux modernes, prenons plutôt les canaux : les Grecs et les Romains, qui savaient amener l'eau là où ils en avaient besoin, en ont creusé beaucoup. Disons, à titre d'ordre de grandeur, que là où l'on employait dix mille personnes, cent suffisent aujourd'hui.

Dès lors, la question se pose : que faisons-nous des neuf mille neuf cents ainsi "économisés" ? Ils n'ont plus d'emploi. Réponse évidente : on leur fera poursuivre leurs études ; ils parviendront à Bac + 5 au terme d'un master de programmation en Python ; leur niveau de culture générale ne dépassera pas celui du certificat d'études d'antan. Pour les plus sots, hardis amants de la démence, ils iront au doctorat d'intelligence artificielle[1].

[1] *Charles Baudelaire : "les moins sots, hardis amants de la démence" ; les Fleurs du Mal.*

2. Le poinçonneur

Jadis, la RATP (Régie Autonome des Transports Parisiens) employait des "poinçonneurs", métier décrit avec ironie par Serge Gainsbourg dans sa chanson "le poinçonneur des Lilas" (1958). Par définition, un poinçonneur poinçonne, c'est-à-dire fait des trous dans les tickets pour les valider. Il se tient à l'entrée des stations de métro et contrôle ainsi l'accès des voyageurs. La RATP a mis fin à cet emploi, peut-être pour faire des économies sur les salaires, peut-être à cause du "qu'en dira-t-on" façon Gainsbourg : dans une civilisation qui se veut tournée vers l'innovation, employer des vieillards est mal vu. Cela fait ringard.

Socialement parlant, le poinçonneur jouait plusieurs rôles :

- Il limitait la fraude ;
- Il interdisait l'accès aux ivrognes, malpropres, etc. ;
- Il interdisait l'accès aux chiens et aux animaux non autorisés ;
- Il interdisait l'accès aux paquets prohibés, marchandises dangereuses, etc. ;
- Il pouvait prévenir en cas d'accident ;
- Il pouvait renseigner les voyageurs sur les choix de trajet.

On l'a remplacé par des machines automatiques, sortes de portillons dont la fraude est facile : les plus grands passent par-dessus, les plus petits par-dessous et, dans tous les cas, il suffit de lever la main, ou un objet quelconque, pour que le passage s'ouvre.

Nous ne connaissons pas le montant des salaires que la RATP versait à l'ensemble des poinçonneurs, ni le coût réel des portillons automatiques, auquel il faut ajouter celui de leur entretien et réparations. Le responsable d'un autre réseau (Keolis) nous a dit un jour que les amendes récupérées par les inspecteurs supposés lutter contre la fraude ne compensaient pas le total des salaires desdits inspecteurs.

Si on remplace les poinçonneurs par des machines, que vont devenir les poinçonneurs ? Dans l'ensemble, ils sont trop âgés pour apprendre à programmer en Python ou à préparer un doctorat d'intelligence artificielle ; tout ceci, du reste, ne leur serait d'aucune utilité. La réponse est donc très simple : ils se retrouvent à la rue ; ils vont coucher dehors.

"Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus"[2]

Il leur restera, pour toute occupation :

"la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !"[3]

[2] *Charles Baudelaire : Les Fleurs du Mal*
[3] *Victor Hugo : Oceano Nox*

3. Les repus veulent dormir

Le rôle des civilisations développées a toujours été, à ce jour, d'assurer un bien-être minimal à toutes les couches de la population. Ceci, évidemment, ne concerne pas la nôtre ; comme dit Dostoïevski, les repus veulent dormir et l'existence même de métiers de faible qualification heurte les sentiments d'une population qui se veut tout entière bien au-delà du baccalauréat.

Le poinçonneur n'est qu'un exemple ; les chauffeurs de taxi, que l'on voudrait remplacer par des véhicules autonomes, les agriculteurs, que l'on voudrait remplacer par du maïs en boîtes, sont les prochains sur la liste. "*Ô charme d'un néant follement attifé*"[4].

Les conseillers des politiques, Ingénieurs du Corps des Mines, ont évidemment une voiture de fonction et ils se moquent bien du sort des gueux qui poinçonnent, tout autant que du sort des gueux qui sont poinçonnés.

Le poinçonneur ayant un rôle social évident, on peut penser que la RATP aurait pu négocier avec l'Etat, en disant : plutôt que de mettre ces pauvres gens à la rue, conservons leur emploi et donnez-nous, sous forme de subvention, une fraction des coûts salariaux.

4. Ce métier est-il si ridicule ?

Mais le métier de poinçonneur est-il aussi ridicule que le décrit Gainsbourg ? Chaque profession a ses aigris qui, mécontents de leur état, veulent à toute force réformer la situation des autres (en mathématiques, nous avons eu Grothendieck). Ce métier est-il si détestable ?

Tout d'abord, nous l'avons déjà dit, il a une utilité sociale évidente, dont beaucoup se contenteraient. Ensuite, celui qui l'exerce travaille au chaud et au sec, sans avoir beaucoup à réfléchir. Il peut donc, tout en poinçonnant, s'adonner à ses propres réflexions. Cela conviendra à des scientifiques débutants : Einstein et Ramanujan, plutôt que d'être employés au bureau des brevets ou comme aide comptable dans un port aux Indes.

Cela conviendra encore mieux à des musiciens, des écrivains, des peintres, des scientifiques, dont la société civile a déclaré qu'ils n'avaient aucun talent, qu'ils étaient inutiles, nuisibles même à une bonne organisation, comme la rêvent les Ingénieurs du Corps des Mines et les repus qui veulent dormir tranquille. Cela inclut d'abord, en première énumération, Mozart, mort à 36 ans dans la plus extrême pauvreté, enterré dans une fosse commune dont on a perdu la trace ; cela inclut Van Gogh, qui s'est suicidé à 37 ans, après avoir supporté pendant deux mois la sottise des habitants d'Auvers sur Oise ; cela inclut évidemment Baudelaire, mort dans la misère à 46 ans, couvert de dettes suite au procès que la société civile lui a fait lors de la parution des "Fleurs du Mal". Cela inclut Niels Abel, mathématicien norvégien venu à Paris rencontrer Cauchy et d'autres académiciens : personne ne l'a reçu et il est mort à 26 ans sans jamais avoir obtenu d'emploi stable. Cela conviendrait… à bien des gens, en somme !

[4] *Charles Baudelaire : idem*

La RATP, les responsables des réseaux de transport et de l'aménagement des territoires, feraient bien de se souvenir qu'il n'est pas de sot métier, qu'une part importante de la population est en mal de salaire et de respectabilité sociale : mieux vaut surveiller les flux de voyageurs que de mendier sous un pont. Comme le dit Victor Hugo :

"Ce qu'il y a de plus éloquent, ce qu'il y a de plus irrésistible, ce qu'il y a de plus terrible pour commencer les révolutions, ce n'est pas M. Thiers signant la protestation des journalistes de 1830, ce n'est pas M. Odilon Barrot agitant les banquets de 1847, ce n'est pas Chateaubriand, ce n'est pas Lamartine, ce n'est pas même Mirabeau, ce n'est pas même Danton, c'est un enfant qui crie à sa mère : j'ai faim !"[5]

[5] *Victor Hugo : Dans les caves de Lille, 1851*